

Lost in translation

Comment dit-on "perdu" en japonais ?

Deux êtres décalés, à côté de leur vie, en proie aux doutes, la solitude et l'insomnie, se rencontrent dans la ville la plus déroutante qui soit, Tokyo. Une brève rencontre d'une pudeur et d'une intensité rares dont nous, spectateurs, sommes les témoins privilégiés. Un pur moment de grâce signé Sofia Coppola.

Bob Harris. 50 ans. Star de cinéma sur le déclin, à Tokyo pour les besoins du tournage d'une publicité de whisky (2 millions de dollars, ça ne se refuse pas...). Marié depuis 25 ans, père de famille.

Une femme qui s'intéresse plus à la couleur de sa nouvelle moquette qu'à son mari... Charlotte. 25 ans. Jeune américaine fraîchement diplômée de Yale en philosophie. Marié depuis 2 ans. Accompagne sa moitié, un photographe très en vue, à Tokyo.

Un époux qui s'intéresse plus à son travail qu'à sa femme...

Deux insomniaques déambulant dans un même hôtel de luxe, le Park Hyatt, en proie aux décalages horaire, culturel et personnel. Bob doit faire face à la crise de la cinquantaine et Charlotte se demande ce qu'elle est en train de faire de sa vie. Ces deux âmes seules à Tokyo, ville à la démesure de leur errance, vont inéluctablement se rencontrer.

Lost in Translation, c'est ce moment privilégié que vont vivre cette femme et cet homme, hors de leur vie, hors du temps. Quelques jours en suspens. Une vraie rencontre dont on sait que ni Bob ni Charlotte n'en ressortiront les mêmes.

Pour son deuxième film, Sofia Coppola, oui, la fille de, frappe encore un grand coup. Elle avait déjà bluffé tout le monde avec sa première réalisation, *Virgin Suicides*, en 1999, succès critique et public, et donc forcément, beaucoup l'attendaient au tournant...

Défi relevé et de quelle manière.

Lost in Translation est un petit bijou cinématographique, emprunt d'humour et de mélancolie, un doux songe duquel on n'a pas envie de se réveiller.

Mais même avec un scénario en béton comme celui qu'elle avait écrit, le film ne serait pas ce qu'il est sans le couple à priori improbable que forment Bill Murray et Scarlett Johansson. L'alchimie entre les deux fonctionne à merveille.

Bill, l'un des acteurs comiques préférés des Américains, internationalement connu depuis *SOS Fantômes*, crève l'écran dans ce rôle écrit sur-mesure pour lui. À la fois drôle et mélancolique, enjoué et absent, son attitude "droopyesque" le rend si attachant, si émouvant...

À ses côtés, Scarlett, 19 ans seulement et pourtant déjà une présence incroyable devant la caméra. Celle que l'on avait pu découvrir dans le film de Robert Redford, *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* a bien grandi. De grands yeux tristes, une moue boudeuse, une sensuelle nonchalance, elle interprète son personnage avec retenue et tendresse. L'une des valeurs montantes du cinéma américain, à n'en pas douter.

Sur fond de chaos urbain, entre idéogrammes géants et néons clignotants, jeux vidéos, karaokés et bars hi-tech, leur histoire (d'amitié ou d'amour ? laissons chacun s'imaginer ce qu'il désire...) semble flotter au-dessus de toute cette agitation. Une sensation retranscrite notamment par la musique, qui met en valeur chacune des scènes qu'elle accompagne. C'est Brian Reitzell, batteur de *Air*, qui signe la B.O, avec des titres originaux mais aussi des morceaux de choix tels que ceux de "Death in Vegas", "Air", "Phoenix" ou bien encore "My Bloody Valentine".

Une tête posée sur une épaule, des regards qui en disent longs, des silences pudiques, les palpitations du cœur..., Sofia Coppola sait filmer ces moments volés, ces petits riens de l'intimité, comme personne. Le regard qu'elle pose sur la fragilité de ces deux êtres, sur cette esquisse de couple, est subtil et attendrissant.

L'état vaporeux dans lequel nous laisse Lost in Translation fait penser à celui dans lequel 3 ans auparavant *In the mood for love* nous avait plongés. Gageons que le succès certain du film de Sofia Coppola n'aura rien à envier à celui de Wong Kar-Wai. C'est tout le mal qu'on lui souhaite.

Vanessa Perrot